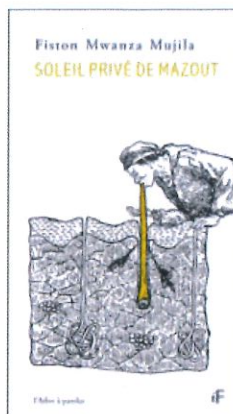




## Fiston Mwanza Mujila, *Soleil privé de mazout*

Fiston Mwanza Mujila est né en 1981 à Lubumbashi et il vit aujourd'hui en Autriche, nous dit-on. Il est surtout connu pour son roman *Tram 83*, paru à Paris, mais deux de ses livres ont été édités en Belgique, l'un aux éditions Lansman, l'autre à Amay, à l'enseigne de l'Arbre à paroles, dans la collection « If » dirigée par Antoine Wauters.

C'est ce dernier livre, *Soleil privé de mazout*, que je vous conseille de découvrir sous le soleil de l'été. Alors que *Tram 83* est un roman et que le livre publié par Lansman est voué au théâtre, il s'agit cette fois de poésie : ce petit parcours nous montre déjà l'éclectisme créateur de Fiston Mwanza Mujila. Et l'intérieur du livre est tout aussi varié : l'auteur passe avec un naturel confondant du prosaïsme au lyrisme, de la gravité à l'humour, associant des images surréalistes à des remarques directes, alternant les micros-récits et les chansons, les vers hermétiques et les phrases sans détour, et interrompant des propos autotéliques qui voient le poème se regarder dans un miroir par des considérations sur la vie. Les dispositions des mots sur la page, les tons, les rythmes, les sujets abordés : tout fluctue sans cesse dans ce petit livre dense et impressionnant. En outre, Fiston Mwanza Mujila n'hésite pas à proposer plusieurs versions du même poème, geste rare que peu de poètes ont tenté depuis Francis Ponge et son magistral *Comment une figue de paroles et pourquoi*. Rien ne semble pouvoir arrêter le poète congolais qui s'écrie : « Ce qui importe : / exténuer la poésie / la poursuivre dans son dernier retranchement / à la manière d'un boxeur / déverrouillant son adversaire dans les cordes / créer, à partir d'elle, le paradis / un joyeux bordel de mots [...] »



[Voir tous les articles Livres](#)

[Imprimer la page](#)

[Article en PDF](#)

[Envoi par courriel](#)

[Recommander](#) 0

[Tweeter](#)

Ailleurs, Fiston Mwanza Mujila se montre modeste : « Je relativise mon existence chaotique, je relativise mon manque criant de talent [...] » Cette dernière assertion est doublement sujette à caution. D'une part quant à l'existence même du talent artistique : un chanteur belge du siècle passé déclarait à ce propos que « Le talent, c'est l'envie de faire quelque chose. Je prétends qu'un homme qui a envie de manger un homard, a le talent, à ce moment-là, dans l'instant, pour manger un homard convenablement. » D'autre part, quant au talent particulier de Fiston Mwanza Mujila : nul doute que cet auteur a envie d'écrire, d'écrire toutes les littératures possibles. Si le talent existe, le sien a pour nom liberté.

Laurent Demoulin

Fiston Mwanza Mujila, *Soleil privé de mazout*, L'Arbre à Paroles, collection « If », 2016, 82 p.

**Lectures pour l'été 2016**  
**Poésie**  
 <<< Précédent • Suivant >>>

# Culture

## Université de Liège

Corinne Hoex, *Valets de nuit*

Un enseignant a-t-il le droit de chroniquer un livre érotique ? Dans les pages culturelles du site de l'université qui l'emploie ? Avec comme alibi qu'il s'agit des « lectures de l'été » ? Mais, se demande-t-on, au-delà de sa couverture gentiment coquine, *Valets de nuit* est-il vraiment un livre érotique ? Il y a là matière à discussion. Si la réponse est « oui », l'érotisme en question s'adresse aux femmes (voilà le second alibi du chroniqueur masculin) : ce sont les hommes ici qui sont objets de désir – peut-être même, qui sait ? Corinne Hoex met-elle en scène des hommes-objets, à la fois vaporeux, musclés et raffinés. Mais la réponse est peut-être « non » : car, avant tout, *Valets de nuit* est un livre onirique, un recueil de récits de rêves, fantasmatiques, certes, mais irréels. Et sans doute, l'efficace érotique demande-t-elle un tant soit peu de réalisme : il faut y croire ; il faut faire fonctionner la fameuse suspension volontaire de l'incrédulité de Coleridge pour que la libido se mette en marche. Non ?

Or, les récits de rêve, n'en déplaise aux surréalistes, sont le plus souvent ennuyeux. Rien de plus difficile, en effet, que d'intéresser autrui avec ce qui se présente d'emblée comme faux : l'auteur se prive de l'immense ressource de l'illusion réaliste et de toute possibilité d'identification du lecteur au personnage. Et, par ailleurs, aucun sujet n'est plus périlleux à aborder que le désir, qui est si souvent trop personnel pour être partagé avec quiconque. Corinne Hoex parvient, en les cumulant, à relever ces deux défis : parler du désir et raconter des rêves. Et jamais l'on ne se sent exclu, et jamais l'on ne s'ennuie : on lit ces petits textes avec une vraie gourmandise. Ils ont la force d'être très brefs, de surprendre et de s'interrompre aussitôt, avant que l'on ne soit remis de sa surprise. Ils sonnent juste, vous effleurent, vous éveillent et puis s'éteignent, avec douceur ou cruauté, mais sans souffrir.

Enfin, si la rêverie est coquine, elle est aussi humoristique : le second degré, sans doute, met l'érotisme potentiel des scènes à distance, créant une sorte de tension, de va-et-vient entre écart et rapprochement – tension peut-être érotique tout de même, *in fine*. Qui sait ?

Quel est le secret de cette réussite inattendue et improbable ? Il n'est pas à chercher bien loin : il réside dans l'écriture, virevoltante, subtile, maîtrisée et audacieuse, de Corinne Hoex, ici au sommet de son art.

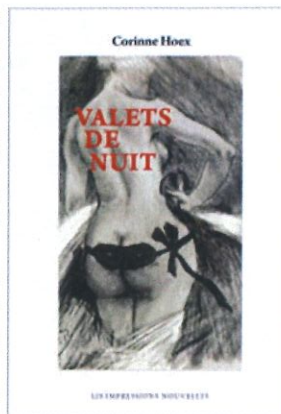
Laurent Demoulin

Corinne Hoex, *Valets de nuit*, Les impressions nouvelles, 2015, 128 p.

**Lectures pour l'été 2016**  
**Romans, nouvelles et récits fictifs**  
 <<< Précédent • Suivant >>>

À propos du site | Mentions légales

ISSN 2032-7900



[Voir tous les articles Livres](#)

Imprimer la page

Article en PDF

Envoi par courriel

Recommander 2

[Tweeter](#)



## Geneviève Peigné, *L'interlocutrice*

*L'interlocutrice* de Geneviève Peigné est un très beau livre, dans tous les sens du terme : le texte, précis, original, touchant de sobriété, est servi par un objet-livre travaillé avec soin, de la couverture à la jaquette en passant par l'intérieur de chaque page, dont la disposition est visiblement réfléchi. Texte et livre ont d'ailleurs la particularité d'être indissociables : le bel objet-livre n'est nullement un ornement ajouté à un beau texte : il participe à l'existence même du récit.

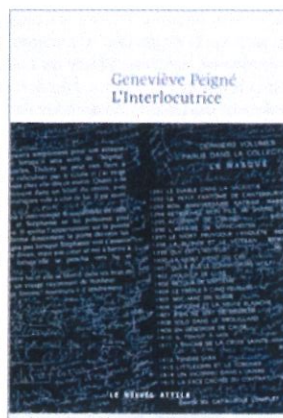
De quoi s'agit-il ? Odette, la mère de la narratrice, souffrait, durant ses dernières années, de la maladie d'Alzheimer, ce qui l'a coupée du monde, notamment de sa fille. Mais elle s'est inventé un moyen de communication, à la fois minimal et exubérant, en écrivant dans les livres qu'elle lisait, répliquant aux personnages, ou répétant inlassablement les douloureuses associations de mots qui surgissaient dans son esprit au hasard de la lecture. Ainsi, les romans policiers de Simenon ou d'Exbrayat ont-ils trouvé une exégèse tout à fait inédite, bouleversante, et existentielle, qui prouve une nouvelle fois, si besoin était, que la littérature appartient autant aux lecteurs qu'aux écrivains.

Mais il se fait que la fille d'Odette est écrivaine, elle aussi. Et c'est après la mort de sa mère qu'en rangeant sa bibliothèque, elle découvre les volumes commentés. À la communication impossible entre Odette et Maigret ou Imogène, se superpose un second dialogue, qui se noue entre la mère et la fille, par-delà la mort et la maladie cérébrale. Dialogue vain, frustrant, mais honnête et riche par lui-même, bien qu'il ne puisse hélas ! déboucher sur de vraies retrouvailles.

Le récit proprement dit, dans lequel Geneviève Peigné analyse les propos de sa mère, est interrompu par les clichés des pages annotées d'une écriture altérée mais lisible. Ainsi une sorte d'égalité discursive s'établit, dans le livre, entre mère et fille. Le sujet très grave dont il est question ici est donc abordé de façon à la fois directe et indirecte, pudique et impudique, sans pathos, mais avec émotion.

Laurent Demoulin

Geneviève Peigné, *L'interlocutrice*, Éd. Le nouvel Attila, 2015, 120 p.



[Voir tous les articles Livres](#)

Imprimer la page

Article en PDF

Envoi par courriel

Recommander 0

[Tweeter](#)

**Lectures pour l'été 2016**  
**Romans, nouvelles et récits fictifs**  
 <<< Précédent • Suivant >>>



## Timotéo Sergoï, *Les Cages thoraciques*

Timotéo Sergoï est un auteur souriant. Comme il est également comédien – un comédien digne de la bande du capitaine Fracasse, qui parcourt le monde avec des spectacles personnels, de Singapour à Arkhangelsk, de Melbourne à Buenos Aires, en passant par Liège ou par Bruxelles –, il défend volontiers ses textes avec conviction quand on le lui propose. Mais il demeure modeste et nourrit une douce ironie par rapport à sa propre production. Or, il a déjà publié une dizaine de livres, dont des recueils de poèmes chez plusieurs éditeurs de poésie en Belgique : *Suppositoire* (Tétras Lyre, 2006), *Les Mots, le miel et mille fois l'or* (Le Coudrier, 2008), *Le tour du monde est large comme tes hanches* (Tétras Lyre, coup de cœur de l'académie Charles Cros, 2010) et *Le Diagonaute amouraché* (LeFram, 2011) – à quoi s'ajoutent d'autres livres, qui relèvent de l'essai plus que de la poésie : *Le Triomphe du saltimbanque*, *La Solitude du marin dans la forêt* et *Blaise Cendrars, brasier d'étoiles filantes* (Transboréal, 2014). Cette bibliographie honorable ne semble pas modifier son attitude d'écrivain : Timotéo Sergoï, qui est né en 1964, se cherche toujours, expérimente, doute, demeure à l'écoute des commentaires, des remarques, des conseils bienveillants et des critiques, comme un débutant, comme un débutant discret, souriant et jovial.

Pourtant, avec *Les Cages thoraciques*, il semble avoir vraiment trouvé sa propre voix, sa propre poétique. Il s'agit d'un recueil de la maturité, pourrait-on dire en sacrifiant ainsi à un cliché critique : la fantaisie imaginaire se coule dans une forme précisément scandée, un cadre sémantique, des anaphores et des répétitions de structures verbales. Et une espèce de gravité profonde semble sourdre de la légèreté même.

Mais cette maturité est paradoxale dans la mesure où la poétique ici trouvée se ressent toujours du doute, de l'imagination ouverte, de l'esprit de recherche et de l'éternelle jeunesse évoquée ci-dessus. Car l'homme et sa poésie se ressemblent étrangement. Le même sourire, qui se traduit en mots par un humour frais et une belle inventivité verbale. La même ouverture à autrui, qui se manifeste, très concrètement dans l'écriture, par de la polyphonie : souvent deux voix se mêlent dans le même poème, en alternant leur prise de parole sans ménager de transition.

L'éternel sourire de Timotéo Sergoï ne constitue toutefois nullement un frein à l'expression de l'émotion : il ne s'agit pas ici de cette ironie glaçante qui permet de lutter contre le penchant romantique de toute poésie. Timotéo est à la fois ludique et lyrique, humoristique et sérieux, parfois absurde, parfois réaliste, comme Robert Desnos, comme Jacques Prévert et comme Boris Vian.

Pour illustrer mon propos, je citerai le premier poème du recueil, qui dès son titre, s'adresse à autrui :

Vous

Au tigre, au tamanoir, à l'ange et à l'abîme :  
 Je ne vis que par vous.  
 Aux chairs, aux cheminées, aux tubes et aux alcools :  
 Faut-il vivre sans vous ?  
 Au crayon, à l'asile, à Rimbaud, à l'alliée :  
 Je vis bien loin de vous.  
 Aux murailles, aux forêts, aux labyrinthes rouges :  
 Je ne vis que par vous.  
 Aux savants, aux sachants, aux sages renommées :  
 Je vivrai bien sans vous.  
 Aux mains chaudes, aux yeux clairs, ; aux corps à réchauffer :  
 Je vis. Où êtes-vous ?

Laurent Demoulin

Timotéo Sergoï, *Les Cages thoraciques*, Le Cormier, 2016, 64p.

Lectures pour l'été 2016  
 Poésie  
 <<< Précédent • Suivant >>>